

LES DERNIERS HISTORIENS DE 1815¹

Deuxième article.

Ligny.

Pendant que Napoléon, arrivé à Fleurus vers onze heures, attendait le corps de Gérard, il avait eu le temps d'examiner la situation de l'armée prussienne, et sans se rendre bien compte de l'effectif exact des forces qu'il avait devant lui, il avait arrêté ses dispositions pour les attaquer.

Pollio trouve (204) qu'il est difficile d'arguer sur le développement du plan de bataille qui s'est formé dans l'esprit de Napoléon; nous croyons au contraire que rien n'est plus simple. Avant tout il faut complètement écarter l'intention d'attaquer la droite prussienne par Wagnelée et Saint-Amand comme le supposent Pollio et Houssaye (162). La formation préalable de Vandamme et de Gérard n'est nullement la preuve que Napoléon ait eu une pareille pensée. Ils sont disposés en avant de Fleurus perpendiculairement à la route de Sombreffe, conformément aux ordres que Napoléon leur a envoyés dans la matinée. Mais quand l'Empereur a fait expédier ses ordres, il croit que l'ennemi est à Sombreffe et il prescrit une formation préparatoire qui le conduit sur ce point et non pas sur Saint-Amand et encore moins sur Wagnelée. Il en est tout autrement quand Napoléon reconnaît que l'ennemi est établi de Ligny à Saint-Amand. Partant de la position qu'occupaient le 3^e et le 4^e corps, si Napoléon avait voulu attaquer

1. Voir la *Revue des Études Napoléoniennes*, mars 1913, p. 235-258.

A. Grouard.

la droite de l'armée prussienne par Saint-Amand et Wagnelée, il aurait fallu lui faire exécuter une marche de flanc par la gauche d'après les procédés de Frédéric.

Napoléon n'a jamais rien fait de pareil, et l'on peut affirmer qu'il n'a pas eu un seul instant une semblable idée le 16 juin. Trouvant l'armée prussienne sur sa gauche, au lieu de l'avoir devant lui, il fut amené tout naturellement, pour lui faire face, à prescrire un changement de front face à gauche qui porta Vandamme sur Saint-Amand et Gérard sur Ligny. Il allait donc, avec les troupes qu'il avait sous la main, livrer une bataille de front; mais en même temps il prescrit à Ney de manœuvrer de manière à prendre à revers l'aile droite prussienne.

A deux heures et à trois heures et quart il envoie deux ordres à Ney dans ce sens.

Par le premier il prescrit au maréchal de pousser vigoureusement ce qu'il a devant lui, et de se rabattre ensuite sur les Prussiens; par le second de manœuvrer sur-le-champ contre ces derniers. S'appuyant sur cette intervention voulue de Ney, Pollio conteste que Napoléon n'ait jugé d'abord devant lui qu'un corps ennemi, sous le prétexte que dans ce cas il n'aurait pas demandé le concours de Ney. La raison ne nous paraît pas décisive, d'abord parce que Napoléon est loin d'être affirmatif, puisqu'il prévoit qu'il pourrait avoir fini avant Ney et que c'est peut-être lui qui ira appuyer le maréchal, et ensuite parce qu'on ne pouvait obtenir la destruction du corps ennemi, qu'il fût de 40 000 hommes, ou de 80 000 hommes, qu'à la condition de le prendre à revers; une attaque de front eût été insuffisante d'autant plus que Lobau était loin, et le fait qu'à deux heures Napoléon n'appelle pas encore ce dernier sur le champ de bataille, est une raison de plus pour faire penser qu'à ce moment il ne croyait encore avoir affaire qu'à une fraction de l'armée prussienne dont il aura facilement raison.

Il en est autrement quand il envoie l'ordre de trois heures et quart. A ce moment il sait qu'il a devant lui le gros de l'armée prussienne et c'est pour cela qu'il prescrit à Ney de manœuvrer sur-le-champ contre les Prussiens. Assurément cet ordre était

tout à fait conforme à la situation, mais outre qu'il était tardif, il y manquait quelque chose, c'était d'observer à Ney qu'il n'était pas nécessaire de refouler les Anglais comme le prescrivait l'ordre de deux heures, mais qu'il était suffisant de les contenir. M. Housaye affirme (166) que c'était bien l'intention de Napoléon; c'était peut-être vrai à trois heures et quart mais non pas à deux heures, puisqu'à ce moment il disait le contraire et nous croyons que l'Empereur a eu tort dans le second ordre de ne pas rectifier sur ce point les prescriptions du premier.

S'il ne l'a pas fait, c'est que sans doute Napoléon était persuadé que Ney, en vertu des ordres de la matinée, se trouvait déjà aux Quatre-Bras, ou du moins qu'il s'y installerait sans difficulté, et que dès lors il lui serait très facile de manœuvrer contre les Prussiens comme on le lui demandait. C'était encore une idée préconçue et inexacte comme celles de la matinée. Pendant en effet que Blücher concentrait son armée au sud de Sombreffe, Wellington avait dirigé une partie de ses forces sur les Quatre-Bras; plusieurs divisions devaient arriver successivement à l'appui de celle qui s'y trouvait dès le matin.

Il semble donc que les instructions de Napoléon n'étaient pas suffisamment complètes; puisque la situation qu'il avait trouvée devant lui était tout autre que ce qu'il avait attendu, il aurait pu supposer que celle que Ney rencontrait de son côté pouvait différer également des hypothèses qu'il avait admises dans la matinée et, comme conséquence, modifier d'une manière plus précise les ordres donnés à huit heures du matin. A Fleurus Napoléon était présent, il pouvait donner lui-même les ordres en raison des circonstances; mais pour l'aile gauche qui n'était pas à sa portée, il y avait lieu d'indiquer les modifications qui devaient résulter de la situation réelle. Si en effet la bataille contre les Prussiens s'était livrée à hauteur de Sombreffe, le détachement que Ney devait envoyer sur Marbais y eût été on ne peut mieux placé pour concourir à cette bataille; dans le cas où elle se livrait à Ligny ou à Saint-Amand, ce détachement pouvait encore à la rigueur intervenir par Marbais, à la condition que Ney fût maître des Quatre-Bras, car en supposant que ce détachement eût été repoussé, le gros de

A. Grouard.

l'aile gauche l'aurait recueilli ou soutenu par la grande route des Quatre-Bras à Sombreffe; mais il n'en était plus de même dès que les Quatre-Bras étaient entre les mains des Anglais. Dans ces conditions le mouvement par Marbais était extrêmement dangereux; non seulement le détachement qui l'aurait exécuté risquait de tomber au milieu de forces prussiennes très supérieures, arrivant par Sombreffe, mais pendant qu'il cherchait à prendre à revers les Prussiens de Saint-Amand, il pouvait lui-même être attaqué par un corps anglais venant des Quatre-Bras. Jamais Napoléon n'aurait prescrit un pareil mouvement s'il s'était rendu compte de la position exacte de ses adversaires. Or, même avant de quitter Charleroi, Napoléon savait que les Anglais étaient aux Quatre-Bras plus nombreux qu'il ne l'avait supposé en donnant les ordres expédiés à huit heures du matin; on pouvait donc croire qu'il ne serait pas si facile de les en chasser, et il nous semble que ses combinaisons n'auraient pas dû reposer sur l'occupation préalable de cette position. On peut donc lui reprocher de ne pas avoir, dès deux heures, modifié d'une manière très nette les instructions de la matinée, en prescrivant de chercher à déborder les Prussiens, non plus par Marbais, mais par Wagnelée.

Non seulement Napoléon ne dit rien de semblable ni à deux heures ni à trois heures et quart, mais quand à trois heures et demie, ayant appris par Lobau que Ney a 20 000 hommes devant lui, il envoie la note au crayon qui prescrivait de diriger d'Erlon sur le champ de bataille de Ligny, il indique seulement le but à atteindre, sans rien dire des procédés à suivre pour y arriver. Or nous croyons que c'était bien Wagnelée qu'il convenait de désigner d'une manière précise, en appelant d'Erlon; car que ce dernier fût déjà à Frasnes, ou qu'il fût encore près de la bifurcation de la voie Romaine, c'était bien par Wagnelée qu'il fallait le faire intervenir sur le champ de bataille; seulement dans un cas il y serait arrivé par Villers-Perwin, dans l'autre par la voie Romaine, et dans tous les cas il prenait à revers les Prussiens qui occupaient Saint-Amand aussi bien qu'en ouvrant par Marbais, et sans courir lui-même aucun danger, car il se reliait de suite à la cavalerie qui tenait la gauche de Vandamme. Et pour la réussite de pareilles

dispositions, il importait peu que Ney fût ou non maître des Quatre-Bras. Il nous semble, en effet, que la plupart des écrivains attachent une trop grande importance à l'occupation des Quatre-Bras, qui n'était nullement indispensable. C'est ce que Jomini avec son sens stratégique exceptionnel a fort bien compris (276).

Cette occupation n'était nécessaire que si le mouvement de rabattement devait s'exécuter par Marbais, c'est-à-dire si la bataille se livrait à Sombreffe; mais dès qu'on se battait à Saint-Amand et Ligny, le mouvement sur Bry pouvait s'exécuter par Wagnelée. Dès lors il n'était pas besoin d'être maître des Quatre-Bras, il suffisait de contenir les Anglais en restant au besoin à Frasnes et en occupant Viller-Perwin. Voilà ce qu'il aurait fallu dire à Ney par l'ordre de deux heures. Alors le maréchal qui a reçu cet ordre à quatre heures aurait sans doute vite pris son parti, et d'Erlon dirigé de suite sur Wagnelée y serait arrivé vers cinq heures et demie.

Pollio trouve l'ordre de trois heures et quart magnifique et qu'en le recevant Ney a dû être électrisé; mais l'effet réel a été tout juste le contraire, parce que Ney en vertu de l'ordre de deux heures s'était engagé à fond contre les Anglais, qu'il se trouve dans une situation difficile et que d'ailleurs cet ordre de trois heures et quart qu'il a reçu vers cinq heures trente-cinq, à peu près en même temps que l'avis que d'Erlon lui est enlevé, ne lui explique pas encore qu'il suffit de contenir les Anglais.

On sait en effet que d'Erlon lorsqu'il eut connaissance de l'ordre de l'Empereur qui l'appelait sur le champ de bataille de Ligny, envoya son chef d'état-major Delcambre à Ney pour lui rendre compte du mouvement que son corps d'armée allait exécuter, et que Delcambre arriva près du maréchal vers cinq heures et demie à peu près en même temps que l'ordre de trois heures et quart; mais l'exposé du général Pollio relatif à cet incident nous paraît tout à fait inexact. « Avec Delcambre, dit-il, parvenait un ordre : celui de l'Empereur de repousser vigoureusement tout ce qu'il avait devant lui, et pour tomber sur le dos des Prussiens. »

Or l'ordre de trois heures et quart ne contient rien de semblable; celui de deux heures seul disait de commencer par refouler les

A. Grouard.

Anglais; dans le second il est seulement prescrit de manœuvrer sur-le-champ contre les Prussiens, il n'est plus question des Anglais. En admettant le contraire, on prête à l'Empereur une faute bien plus grave que celle qu'il a commise. Nous lui reprochons de ne pas avoir dit d'une manière formelle qu'il suffisait de contenir les Anglais, mais au moins faut-il reconnaître qu'il n'a pas dit le contraire : ce qui mettrait sa responsabilité bien autrement en jeu en couvrant complètement celle de Ney.

Le général Pollio dit d'ailleurs qu'il ne croit pas que Ney ait rappelé d'Erlon.

Il appuie cette manière de voir sur un rapport envoyé par le maréchal au major général le 16 à dix heures du soir, rapport qu'il reproduit dans son ouvrage et que l'on trouve également dans les dernières éditions de M. Houssaye. En voici le texte :

Frasnes, le 16 juin 1815, 10 heures du soir.

Monsieur le Maréchal,

L'attaque que j'ai dirigée contre les Anglais dans la position des Quatre-Bras a sûrement été de la plus grande vigueur; un malentendu de la part du comte d'Erlon m'a privé de l'espérance d'une belle victoire, car au moment où les 5^e et 9^e divisions du général Reille avaient tout culbuté, le 1^{er} corps a marché sur Saint-Amand pour appuyer la gauche de Sa Majesté, et ce qu'il y a de fatal, c'est que ce corps ayant rétrogradé ensuite pour me rejoindre n'a pu ainsi être utile à personne.

La division du prince Jérôme a donné avec une grande valeur; Son Altesse Royale a été légèrement blessée.

Il n'y a donc eu réellement d'engagées que trois divisions d'infanterie et une brigade de cuirassiers et la cavalerie du général Piré.

Le comte de Valmy a fait une belle charge. Tout le monde a fait son devoir, excepté le 1^{er} corps.

L'ennemi a perdu beaucoup de monde; nous avons pris du canon et un drapeau.

Nous n'avons réellement perdu qu'environ deux mille hommes tués et quatre mille blessés. J'ai demandé les rapports des généraux comte Reille et d'Erlon, et je les enverrai à Votre Excellence.

L'intérêt de ce rapport, d'après Pollio, réside dans ce fait qu'il ne prouve pas que Ney ait prescrit à d'Erlon de revenir sur Frasnes, mais nous dirons qu'il ne prouve pas non plus le con-

traire. Ney dit que tout le monde a fait son devoir excepté le 1^{er} corps; mais ce qu'il reproche à d'Erlon c'est surtout d'être parti, parce que cela l'a privé d'une belle victoire, bien plus que d'être revenu, parce qu'il ne sait pas bien le rôle que d'Erlon aurait pu jouer à Ligny; et de ce qu'il ne dit pas que la contre-marche se soit exécutée par son ordre, cela ne prouve pas qu'il ne l'ait pas donné. Presque tous les historiens sont d'accord sur ce point et je ne crois pas que la lecture du rapport de Ney les fasse changer d'avis, non plus que les autres raisons que donne encore Pollio pour soutenir son opinion; il fait observer notamment (268) que Ney n'en parle pas dans sa lettre au duc d'Otrante, ni Heymès dans sa relation, ni Napoléon dans ses écrits de Sainte-Hélène. Mais tout cela ne prouve rien; il est clair que Ney, après avoir connu les conséquences déplorables de la contre-marche de d'Erlon, n'était pas porté à signaler un fait qui en faisait retomber la responsabilité sur lui-même.

On explique de même le silence de Heymès qui était le défenseur attitré de Ney. Quant à celui de Napoléon, il peut provenir de ce qu'en raison de la fin tragique du maréchal, il a jugé qu'il convenait de ménager sa mémoire. Il faut remarquer d'ailleurs qu'il semble ne s'être jamais bien rendu compte des mouvements de d'Erlon, puisqu'il a écrit qu'ils étaient inexplicables.

Et cela ne doit pas surprendre puisque près de cent ans plus tard, un écrivain militaire comme le général Pollio, après avoir fait une longue étude de la question, en arrive à conclure qu'il ne s'explique pas les événements de la journée; il y voit une énigme qui lui semble d'autant plus embrouillée qu'on cherche davantage à l'approfondir (265).

Mais nous dirons en même temps qu'il paraît s'être appliqué à la rendre indéchiffrable en la compliquant et en soulevant des questions qui pour nous sont résolues depuis longtemps.

Ainsi, il ne comprend pas (264) que d'Erlon après les ordres de la veille n'ait pas tenu ses troupes réunies. Or rien ne prouve qu'elles ne l'étaient pas.

On peut même affirmer le contraire; on sait en effet que deux des divisions du 1^{er} corps (dont Durutte) étaient depuis le 15 à

A. Grouard.

Jumet qui est tout près de Gosselies, tandis que les deux autres étaient restées à Marchiennes et à Thuin; mais ces dernières reçurent l'ordre de leur chef le 16, à la pointe du jour, de rejoindre les premières ¹.

Comme de Thuin à Gosselies il n'y a que 20 kilomètres, quand même la dernière division du 1^{er} corps ne se serait mise en marche qu'à six heures, elle serait arrivée à Jumet avant onze heures; à cette heure les divisions du 1^{er} corps sont donc réunies et Ney a le gros de ses forces groupées, ayant en avant Bachelu à Mellet et Girard à Wangenies. Seulement pour les porter aux Quatre-Bras, il fallait les remettre en colonne. Reille ne mit ses troupes en marche qu'à midi; et quoiqu'il n'eût avec lui que deux divisions, le 1^{er} corps ne put entrer à Gosselies que vers deux heures (Houssaye 205).

Pollio dit qu'il y avait beaucoup de routes à utiliser; en réalité il n'y en avait qu'une pour aller à Frasnes.

Il dit qu'on ne sait ni d'où, ni à quelle heure le 1^{er} corps est parti de Gosselies.

On sait au contraire qu'il s'arrêta quelque temps à Gosselies pour attendre le retour d'une reconnaissance qu'il avait envoyée sur sa gauche (Houssaye 205).

Pendant cet arrêt d'Erlon écrivit à Soult pour lui rendre compte de la situation. Il en est parti vers deux heures et demie ² ayant pu perdre de ce fait seulement une bonne demi-heure; car il se trouvait de sa personne à quatre heures à Frasnes, précédant de peu sa tête de colonne, et de Gosselies à Frasnes il y a 8 kilomètres. En réalité jusqu'à ce moment, les deux corps de Ney étaient rapprochés l'un de l'autre, d'Erlon suivait Reille à une petite distance, et il est certain que si le 1^{er} corps n'avait pas été détourné de son chemin, il aurait pu intervenir dans la bataille peu de temps après cinq heures. Il n'y a pas de reproche à faire à

1. Houssaye, p. 264.

2. M. Houssaye (205) dit que le 1^{er} corps ne se remit en marche que sur les trois heures; nous croyons cette heure trop tardive, parce que en la prenant pour point de départ, la tête de colonne n'aurait pu être à cinq heures et quart au Moulin Chassart, ayant eu 10 kilomètres à parcourir en passant près de Frasnes et de Villers-Perwin (H. 209).

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

Ney à ce sujet, mais on peut dire qu'il aurait pu mettre ses troupes en mouvement avant d'avoir reçu les ordres de Napoléon, en portant toutes les troupes de Reille à Frasnes, et échelonnant le 1^{er} corps entre Gosselies et la bifurcation de la voie Romaine. Les ayant dans cette position à onze heures, il aurait pu commencer son attaque à midi, c'est-à-dire deux heures plus tôt, et il aurait chassé facilement les Anglais des Quatre-Bras, même sans avoir recours au 1^{er} corps. De plus, en recevant les ordres de Napoléon, il aurait envoyé une division sur Marbais. Il n'aurait sans doute rien fait de plus jusqu'à quatre heures, car ce n'est qu'à ce moment qu'il a reçu l'ordre de deux heures qui lui disait de se rabattre sur les Prussiens. Il n'y avait rien de semblable dans les ordres du matin; et il ne pouvait pas en être autrement; car, comme le fait observer judicieusement Jomini ¹, en envoyant ses ordres, Napoléon ne s'attendait pas à trouver les Prussiens à Ligny et à Bry. Ney n'aurait donc été invité à se rabattre sur les Prussiens qu'à quatre heures, mais sait-on quelle eût été sa situation à ce moment? Rien ne prouve qu'à l'arrivée de Picton et des troupes de Brunswick, Wellington n'aurait pas prononcé un retour offensif. Dès lors, Ney aurait peut-être gardé toutes ses troupes, car le concours que lui demandait Napoléon par l'ordre de deux heures n'était qu'éventuel. On voit bien par cette analyse que c'est justement dans cette disposition que réside la principale erreur. Pour éviter toutes les difficultés, il aurait fallu, au lieu de prescrire à Ney de refouler ce qu'il avait devant lui, lui dire qu'il suffisait de l'observer et de le contenir, et en même temps appeler de suite à soi le 1^{er} corps, et par un ordre direct à son chef.

Or Napoléon ne l'a pas fait; ses instructions envoyées à Ney à deux heures ne pouvaient que l'amener à engager toutes ses forces contre les Anglais. De plus, les ordres concernant d'Erlon ont été envoyés à trois heures et demie et non pas à deux heures.

Pollio demande encore comment Napoléon devait croire que le 1^{er} corps était disponible et non pas le 2^e. Mais il est aisé de

1. Correspondance avec Grouchy (*Mémoires*, V, 458).

A. Grouard.

répondre que cela tenait tout simplement à ce que le 1^{er} corps suivait le 2^e et que par conséquent ce dernier pouvait très bien être engagé depuis deux ou trois heures, alors que l'autre était encore sur la route. D'ailleurs, comme nous venons de le dire, de Gosselies, d'Erlon a écrit à Soult pour lui rendre compte de la situation.

De plus, l'officier de Lobau dont l'arrivée a provoqué l'ordre relatif à d'Erlon a pu renseigner Napoléon et lui faire savoir qu'à midi le corps de Reille n'avait pas encore quitté Gosselies, et que d'Erlon était derrière lui.

Pollio dit qu'au moment de la contre-marche, d'Erlon était plus près de Ney que de Napoléon et il ne comprend pas pourquoi beaucoup d'historiens ont dit le contraire. C'est encore bien facile à expliquer.

Il résulte du récit de Houssaye qu'à ce moment la tête de colonne du 1^{er} corps était près du Moulin Chassart; or de ce point à Wagnelée il n'y a que 2 kilomètres, et 5 pour aller sur le champ de bataille des Quatre-Bras.

D'Erlon était donc notablement plus près du champ de bataille de Ligny que de celui des Quatre-Bras.

Pollio ne s'explique pas non plus comment le 1^{er} corps après sa contre-marche n'est arrivé à Frasnes qu'à neuf heures du soir. La raison nous paraît encore très simple; elle provient de ce que le corps a fait plusieurs crochets; d'abord de Villers-Perwin, il a dû prendre la direction du champ de bataille, puis en apprenant la retraite de Ney, il est revenu sur Frasnes. Si l'on ajoute à ce motif la lenteur résultant de bien des hésitations, on s'explique très bien qu'il ne soit arrivé à Frasnes que très tardivement. On voit donc que Pollio soulève une foule de difficultés qui sont résolues depuis longtemps et sur la plupart desquelles M. Houssaye, notamment, a jeté une clarté très satisfaisante. Mais le point qu'il s'agit surtout d'éclaircir pour établir équitablement les responsabilités encourues dans cette journée est de savoir à qui était adressé l'ordre concernant d'Erlon et comment il en a eu connaissance, et c'est cette question capitale qu'il nous reste à examiner.

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

La plupart des historiens admettent que les instructions qui appelaient d'Erlon sur le champ de bataille de Ligny furent envoyées à trois heures et demie au moyen d'une note au crayon dictée par l'Empereur, en vue de compléter et de préciser les ordres expédiés par Soult à deux heures et trois heures et quart. Mais d'Erlon était depuis la veille sous les ordres de Ney, et il s'agit de savoir si cette note était adressée au Maréchal ou directement à d'Erlon lui-même.

Charras soutient que le Maréchal en était le destinataire, Thiers et Houssaye pensent au contraire que c'était d'Erlon. Le général Pollio estime que M. Houssaye a démontré que la note a été envoyée à d'Erlon lui-même par Forbin-Janson.

Mais la démonstration est si peu convaincante que dans ses dernières éditions¹ M. Houssaye lui-même n'est plus sûr que ce soit exact, du moins en ce qui concerne le nom du porteur (166, 502 et 539).

Seul Baudus désigne Forbin-Janson, d'autres disent Laurent, Labédoyère ou un sous-officier de la Garde; mais il ne s'agit pas du même ordre. Pour nous, Forbin-Janson a porté l'ordre de trois heures et quart, Labédoyère la note au crayon, Laurent un duplicata de l'un ou de l'autre.

D'après Berton, le sous-officier de la Garde accompagnait Forbin-Janson. Quant au destinataire de la note nous prétendons toujours que c'était Ney et nous croyons plus que jamais que d'Erlon n'a pas reçu d'ordre direct; et pour nous, il suffit de l'admettre pour déchiffrer l'énigme que le général Pollio trouve si embrouillée.

Mais, me dira-t-on, que faites-vous des 16 témoignages cités par M. Houssaye? A quoi je répondrai qu'ils ne suffisent pas pour me convaincre. Comme je l'ai déjà fait observer, la plupart de ces témoignages montrent bien que Napoléon voulait d'Erlon, mais non pas qu'il lui eût adressé un ordre direct. C'est le cas notamment des relations de Heymès, Gamot, Durutte, des lettres de Soult à Ney et à Davout (17 juin), de celle de Ney au duc

1. Qui ont suivi l'ouvrage que j'ai publié à ce sujet.

A. Grouard.

d'Otrante. De Salle et Baudus sont plus affirmatifs, mais nous pensons que leurs récits ne sont pas véridiques; Baudus a rappelé un ordre verbal longtemps après les événements et d'une manière inexacte, comme il a fait sur bien d'autres points relevés par M. Houssaye lui-même¹.

Il faut se méfier des rapports des témoins des actions de guerre et se rappeler à ce sujet ce qu'en dit Jules Simon : « Je retrouve à chaque pas le spectacle effrayant d'honnêtes gens qui se contrarient entre eux en racontant les faits dont ils ont été témoins. C'est que leurs yeux et leur mémoire sont en lutte avec leur imagination². »

C'est le cas de De Salle et de Baudus. Nous disons que leurs récits sont le produit de leur imagination parce qu'ils sont invraisemblables.

D'une part il n'est pas admissible que Napoléon, après avoir envoyé un ordre direct à d'Erlon à trois heures et demie, ait fait dire à Ney à cinq heures qu'il fallait que cet ordre fût exécuté, sans savoir que ce dernier s'y était opposé; tandis que dès que l'ordre a été adressé à Ney, on comprend bien que l'Empereur ait insisté près de ce dernier pour en assurer l'exécution, et pour lui dire qu'il suffisait de contenir les Anglais, ce qu'il n'avait dit dans aucun ordre avant celui porté par Baudus.

D'autre part est-il admissible, étant donné l'esprit de discipline des généraux de Napoléon, que si d'Erlon avait reçu un ordre direct, il ait obtempéré aux injonctions de Ney l'empêchant de l'exécuter?

En admettant qu'il y ait eu urgence d'aller secourir Ney, d'Erlon ne l'aurait pas fait sans au moins prévenir Napoléon qu'il ne pouvait répondre à son appel; tandis qu'il pouvait à la

1. Voir les dernières éditions, p. 332.

2. Bien des historiens présentent des observations semblables à celles de Jules Simon. Ainsi Thiers à propos de la campagne de 1809 (page 134), en rapportant le combat de Tengen, dit qu'il a lu les « relations manuscrites des généraux Saint-Hilaire, Friant, Montbrun et un récit du maréchal Davout lui-même (tous présents). Toutes ces relations se contredisent, quant aux lieux, aux heures et aux corps engagés ». On peut voir dans l'ouvrage de l'Etat-Major français au sujet de la guerre de 1870 qu'il en est absolument de même des généraux, colonels, etc... présents aux batailles de Metz.

rigueur s'en abstenir, dès que l'ordre avait été envoyé à Ney, que c'était ce dernier qui devait détacher le 1^{er} corps, et que, quoique l'ayant reçu, il estimait qu'il était préférable de garder d'Erlon avec lui.

M. Houssaye dit (537) que si j'avais été à la place de d'Erlon j'aurais obéi à l'Empereur. Sans doute, si j'avais reçu un ordre; mais puisque d'Erlon n'en a pas reçu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.

D'ailleurs ma personnalité n'a rien à faire en cette circonstance. Je crois que c'est bien s'avancer que d'affirmer que l'on aurait agi de telle façon dans une circonstance de guerre déterminée, lorsque l'on n'a jamais commandé, non seulement un corps d'armée, ni une division, pas même un régiment, car en matière de guerre il y a loin des connaissances théoriques à leur application; malheureusement en France c'est une distinction que bien des gens ne savent pas faire et l'on en voit qui se croient capables de diriger des opérations militaires sans avoir la moindre idée de l'art de la guerre.

Mais le 16 juin 1815 on ne peut pas dire que d'Erlon a désobéi à Napoléon, puisque nous prétendons qu'il n'en a pas reçu d'ordre direct; tout ce que l'on peut prétendre, c'est que même sans avoir reçu d'ordre, et avec ce qu'il savait des intentions de Napoléon, il aurait dû refuser d'obéir à Ney, ou tout au moins scinder son corps d'armée de manière à amener lui-même à l'Empereur la fraction principale; on voit bien après coup que c'est ce qu'il aurait dû faire, mais si je disais qu'étant à la place d'Erlon, je l'aurais fait, on serait en droit de me répondre: Qu'en savez-vous? D'Erlon a pu être dans l'embarras parce qu'il n'avait pas d'ordre direct; il en eût été autrement s'il en avait reçu.

Nous disons donc que tout ce qui s'est passé est inexplicable dès qu'on admet un ordre direct à d'Erlon; tandis qu'au contraire tout s'explique facilement dès que l'ordre est envoyé à Ney, comme il est rapporté dans les relations présentées par d'Erlon lui-même.

On sait que ce dernier a expliqué sa conduite par deux documents; d'abord dans une lettre écrite au prince de la Moskowa

A. Grouard.

(le 9 février 1829) et, ensuite, dans l'opuscule intitulé *Ma vie militaire*. Pour nous, ces deux documents sont de la plus haute importance, non seulement parce que seuls ils donnent une explication satisfaisante de ce qui s'est passé, mais parce qu'ils émanent du seul homme qui a pu le connaître exactement. Dans la lettre au prince de la Moskowa, reproduite dans les documents inédits publiés par le duc d'Elchingen en 1840, d'Erlon dit :

« Vers onze heures ou midi, M. le maréchal Ney m'envoya l'ordre de faire prendre les armes à mon corps d'armée, et de le diriger sur Frasnes et les Quatre-Bras, où je recevrais des ordres ultérieurs. Mon armée se mit donc en mouvement immédiatement : après avoir donné l'ordre au général qui commandait la tête de colonne de faire diligence, je pris l'avance pour voir ce qui se passait aux Quatre-Bras, où le corps d'armée du général Reille me paraissait engagé. Au delà de Frasnes, je m'arrêtai avec des généraux de la Garde, où je fus joint par le général Labédoyère, qui me fit voir une note au crayon qu'il portait au maréchal Ney, et qui enjoignait à ce maréchal de diriger mon corps d'armée sur Ligny. Le général Labédoyère me prévint qu'il avait déjà donné l'ordre pour ce mouvement, en faisant changer de direction à ma colonne, et m'indiqua où je pourrais la rejoindre. Je pris aussitôt cette route et envoyai au maréchal mon chef d'état-major, le général Delcambre, pour le prévenir de ma nouvelle destination. M. le Maréchal Ney me le renvoya en me prescrivant impérativement de revenir sur les Quatre-Bras, où il s'était fortement engagé, comptant sur la coopération de mon corps d'armée. Je devais donc supposer qu'il y avait urgence, puisque le Maréchal prenait sur lui de me rappeler, quoiqu'il eût reçu la note dont j'ai parlé plus haut.

« J'ordonnai, en conséquence, à la colonne de faire contre-marche ».

Dans la *Vie militaire*, d'Erlon donne un peu plus de détails. « Je prie le lecteur, dit-il, de lire avec attention le paragraphe qui suit, car il importe que la vérité soit enfin connue. »

« L'Empereur, fortement engagé à Ligny, envoya un officier d'ordonnance au maréchal Ney, pour lui dire de diriger le 1^{er} corps sur Ligny afin de tourner l'aile droite de l'armée prussienne; cet officier rencontra la tête de colonne du 1^{er} corps, qui arrivait à Frasnes, et, avant d'avoir transmis les ordres de l'Empereur au maréchal Ney, fit prendre à cette colonne la direction de Ligny.

« Vers quatre heures, m'étant porté en avant, sans aucune connaissance de la nouvelle direction que venait de recevoir mon corps d'armée,

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

et l'ayant ensuite appris indirectement, tout aussitôt je m'empressai de le rejoindre et j'envoyai mon chef d'état-major au maréchal Ney pour lui annoncer mon mouvement.

« Le maréchal Ney, étant au moment d'être forcé aux Quatre-Bras, ne tint pas compte des ordres envoyés par l'Empereur et rappela à lui mon corps d'armée.

« Ce fut une idée malheureuse et une très grande faute, qui empêcha la bataille de Ligny d'avoir les résultats que l'Empereur en attendait, et qui paralysa entièrement le 1^{er} corps, qui ne put prendre part à aucune des deux affaires, par les marches et contre-marches qu'on lui fit faire pendant toute la journée.

« J'espère que cette explication fera disparaître tout ce qui a été dit et écrit de mensonger sur mon inaction dans cette journée.

« Il n'y a aucun doute que si l'Empereur m'eût adressé ses ordres directement, comme il est dit dans plusieurs relations de cette bataille, ils auraient été ponctuellement exécutés. »

M. Houssaye ne veut pas tenir compte de ces deux déclarations sous le prétexte qu'elles sont contradictoires. D'après lui, dans le premier de ces documents d'Erlon a fait connaître qu'il devança sa colonne et qu'arrivé à Frasnes il y fut rejoint par Labédoyère, tandis que dans sa *Vie militaire* il aurait dit qu'il marchait avec sa colonne, lorsqu'il apprit qu'un officier de l'état-major impérial porteur de l'ordre à Ney avait fait prendre à la tête de sa colonne la direction de Ligny.

Or il suffit de rapprocher les deux extraits que je viens de citer pour voir que la contradiction signalée par M. Houssaye n'existe pas.

Où voit-on dans le second que d'Erlon marchait avec sa colonne, lorsqu'il apprit que sa tête de colonne avait changé de direction?

Il dit au contraire que vers quatre heures il s'était porté en avant, et ce n'est que plus tard qu'il a été avisé des instructions qui avaient été données à son corps d'armée ¹.

D'autre part la seconde relation, quoique ne désignant pas Labédoyère, ne contredit pas la première en disant que le porteur était un officier envoyé par l'Empereur, puisque Labédoyère lui

¹. Tout cela est bien conforme à la réalité, à quatre heures, le porteur de la note au crayon, parti à trois heures et demie, n'était pas encore arrivé à Frasnes.

A. Grouard.

était attaché comme aide de camp, tandis que Forbin-Janson appartenait à l'état-major de Soult.

Les deux relations, loin d'être contradictoires, sont donc absolument concordantes sur tous les points essentiels.

Le général Pollio, marchant sur les traces de M. Houssaye trouve que les explications de d'Erlon ne sont pas satisfaisantes, et qu'elles n'expliquent pas pourquoi le 1^{er} corps a fait défaut sur le champ de bataille de Ligny. Nous sommes d'un avis absolument contraire. On peut soutenir, quoiqu'à tort suivant nous, que le récit de d'Erlon n'est pas véridique, mais il est d'une netteté parfaite et explique fort bien comment le 1^{er} corps, après s'être approché du champ de bataille, a fait une contre-marche. Il est vrai qu'on ne sait pas au juste où et à quelle heure le 1^{er} corps a quitté la route de Gosselies à Frasnes, mais c'est une question absolument secondaire.

Dans quelles circonstances a-t-on vu un général indiquer où ses troupes se trouvent à toutes les heures de la journée?

Pollio dit aussi qu'on ne sait pas de quel ordre Labédoyère était porteur; mais on sait fort bien que ce n'est pas l'ordre de deux heures, car dans cet ordre dont on connaît le texte il n'est pas question de d'Erlon, ni de Bry, ni de Saint-Amand; il porte seulement que Ney, après avoir pressé les Anglais, doit se rabattre sur les Prussiens. On sait aussi que cet ordre est arrivé à Ney vers quatre heures.

Dans l'ordre de trois heures et quart — et nous croyons avec Thiers, avec Charras et avec Jomini que c'est celui-là qui a été porté par Forbin-Janson, — il n'est pas question non plus de d'Erlon : c'est seulement dans la note au crayon de trois heures et demie que l'Empereur le désigne.

Loin d'être embarrassées et insuffisantes nous trouvons que les explications données par d'Erlon sont simples, nettes et tout à fait vraisemblables; elles rendent compte de tout.

Le porteur de la note au crayon qui serait Labédoyère ou Laurent part à trois heures et demie. Vers quatre heures et demie il rencontre d'Erlon près de Frasnes, après avoir mis un quart d'heure plus tôt la tête de colonne du 1^{er} corps sur le chemin du

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

champ de bataille de Ligny. On comprend que le porteur bien pénétré des vues de Napoléon ait pris une semblable initiative, même avant d'avoir vu Ney, ne pouvant pas imaginer que le maréchal eût quelque motif de s'y opposer.

D'Erlon devait être dans les mêmes dispositions d'esprit, car bien avant d'avoir reçu communication de l'ordre qui le concernait personnellement, il connaissait les vues d'ensemble de Napoléon et savait qu'une partie des troupes de Ney devait être en mesure d'intervenir contre les Prussiens.

Il savait notamment par l'ordre que Ney lui avait envoyé à onze heures, qu'il devait porter une de ses divisions dans la direction de Marbais. Peut-être même y était-elle déjà engagée, comme on peut le croire par le récit du capitaine Chapuis¹, de la division Durutte.

Il faut remarquer d'autre part que les porteurs d'ordres envoyés par Napoléon à partir de deux heures, sauf celui de la note au crayon, ont suivi la route de Gosselies à Frasnes, et que par conséquent ils ont forcément rencontré les troupes du 1^{er} corps. Il est très vraisemblable qu'ils ont fait savoir à quelques chefs qu'ils allaient sans doute être dirigés sur le champ de bataille de Ligny.

On pouvait déjà le présumer par la teneur de l'ordre de deux heures et aussi par celui de trois heures un quart dont le porteur a dû passer à Frasnes à peu près en même temps que celui de la note au crayon, car on sait que le premier est arrivé près de Ney presque en même temps que Delcambre envoyé par d'Erlon.

Ce dernier devait donc être tout préparé à exécuter un mouvement par sa droite, et il n'eut aucune objection à faire à l'initiative prise par le porteur de l'ordre qui le concernait, car depuis midi il n'avait reçu aucun nouvel ordre de Ney qui pût lui faire croire que le maréchal avait un besoin urgent de son corps d'armée. Il laissa donc s'exécuter le mouvement commencé et alla rejoindre ses troupes que quelque temps plus tôt il avait devancées à Frasnes.

1. Voir le *Journal des sciences militaires*, 1863, 2^e trimestre, p. 87 et 393.

A. Grouard.

Tout cela paraît très vraisemblable; quant à l'attitude de Ney, il est certain qu'elle est blâmable; mais on peut dire aussi qu'elle ne s'explique que parce que le dernier ordre, comme les précédents, était adressé à lui-même.

Il faut bien remarquer que jusqu'à cinq heures et demie, Ney qui n'a reçu que l'ordre de deux heures est sous l'impression qu'il ne doit se retourner contre les Prussiens qu'après avoir repoussé les Anglais.

Or quand lui arrivèrent à peu près simultanément Delcambre et Laurent, il est loin d'avoir rempli sa première tâche; il voit au contraire les Anglais augmenter sans cesse devant lui; il aurait pu comprendre qu'il suffisait de les contenir, mais Napoléon ne le lui avait pas encore dit d'une manière formelle.

Il pouvait même croire qu'en limitant ainsi sa tâche, le 1^{er} corps lui était nécessaire pour la remplir. Car si le Maréchal était bousculé et obligé de revenir sur Frasnes, il laissait la voie libre aux Anglais pour aller aider les Prussiens, et il pouvait arriver que pendant que d'Erlon essaierait de prendre ces derniers à revers, il fût lui-même attaqué en queue par les Anglais.

Il n'était donc pas absolument déraisonnable de croire que son rôle principal était de tenir tête aux Anglais et que le mouvement concernant d'Erlon fût secondaire, puisque Napoléon n'avait pas encore dit le contraire d'une manière formelle. Toutefois en faisant valoir ces considérations nous ne les présentons que comme des circonstances atténuantes, sans penser qu'elles excusent complètement le maréchal Ney; car il connaissait très bien depuis quatre heures les vues de Napoléon, qui avait besoin de d'Erlon pour accabler les Prussiens, et nous pensons qu'il n'aurait dû s'opposer au mouvement du 1^{er} corps qu'en cas d'absolue nécessité et que dans la situation où il se trouvait, ce qu'il pouvait faire tout au plus eût été, tout en laissant partir d'Erlon avec le gros de son corps d'armée, de lui prescrire d'envoyer une division à Villers-Perwin pour appuyer éventuellement sa retraite.

Mais ce que nous croyons surtout, c'est que Ney n'aurait pas rappelé d'Erlon, si l'ordre de l'Empereur eût été adressé directement à son lieutenant.

L'attitude de d'Erlon s'explique aussi par des considérations analogues.

Il faut convenir que sa situation lorsqu'il reçoit le contre-ordre de Ney était délicate.

Comme il n'avait pas d'ordre direct de Napoléon et que Ney le rappelait, on comprend qu'il ait obtempéré aux ordres de ce dernier.

Il savait, il est vrai, que Napoléon avait besoin de lui, mais d'autre part il pouvait se dire lui aussi que si le Maréchal était bousculé, il pouvait lui-même être attaqué en queue pendant qu'il marcherait contre les Prussiens et qu'alors il se trouverait dans la même situation que Vandamme à Kulm. Sans doute Ney a réussi à contenir les Anglais sans d'Erlon, mais ce dernier n'en pouvait rien savoir, puisque le Maréchal lui faisait connaître que sa situation était critique.

Il résulte de l'ensemble de ces considérations, que tiraillé dans les deux sens, il était amené logiquement à scinder son corps d'armée, de manière à satisfaire à la fois Napoléon et le Maréchal. En réalité c'est ce qu'il a fait, puisque pendant qu'il ramenait le gros de son corps d'armée sur Frasnes, il a laissé Durutte et Jacquinot près de Wagnelée; seulement il eût été mieux inspiré en renversant les proportions des deux fractions de ses troupes, c'est-à-dire en conduisant lui-même sur Wagnelée le gros de son corps d'armée et en envoyant une division à Ney.

Telle était la vraie solution, d'Erlon aurait pu l'adopter, mais c'est Ney surtout qui est blâmable de ne pas l'avoir prescrite.

Ce que nous prétendons surtout c'est que d'Erlon n'aurait pas eu à hésiter s'il avait eu un ordre direct et formel de Napoléon.

Mais si cette manière de voir explique seule l'attitude de Ney et celle de d'Erlon, on peut ajouter encore qu'autrement celle de Napoléon lui-même est inexplicable, quand il apprend qu'une colonne se présente à la gauche de Vandamme, et que ce dernier la signale comme une colonne ennemie.

Il est certain que d'après les ordres qu'il avait donnés, il ne pouvait pas s'attendre à voir apparaître à cinq heures et demie une colonne française du côté de Villers-Perwin. On pouvait à la

A. Grouard.

rigueur imaginer qu'il s'agissait du détachement que Ney devait envoyer sur Marbais en vertu de l'ordre de huit heures du matin, mais dans ce cas ce détachement aurait suivi une toute autre direction ; au lieu de sembler venir de Villers-Perwin sur Fleurus, il aurait dû au contraire suivre à peu près la voie Romaine.

Ce ne devait pas être non plus en vertu de l'ordre de deux heures, car d'après cet ordre, Ney ne devait se rabattre sur les Prussiens qu'après avoir refoulé les Anglais, et alors le corps chargé du mouvement de rabattement serait arrivé très probablement par la route des Quatre-Bras à Sombreffe, c'est-à-dire par Marbais.

Ce devait être encore moins en exécution de l'ordre de trois heures un quart ou de la note au crayon de trois heures et demie ; car dès que ces ordres étaient donnés à Ney, ils ne pouvaient lui parvenir avant cinq heures, et à cinq heures et demie le corps envoyé par le Maréchal ne pouvait être en vue de Vandamme.

Il fallait donc faire intervenir quelque circonstance particulière, inattendue, pour expliquer le mouvement que Vandamme signalait, et qui provenait en réalité de l'intervention de Labédoyère.

Cette circonstance ne pouvait être supposée par l'Empereur dès qu'il n'avait pas donné d'ordre direct à d'Erlon ; il en aurait au contraire admis l'éventualité s'il eût prescrit de prendre d'Erlon partout où on le trouverait et de l'amener sur le champ de bataille, autrement dit s'il avait prescrit quelque chose d'analogue à ce que Labédoyère a fait exécuter. Dans ces conditions, au lieu de partager l'inquiétude de Vandamme, il l'aurait rassuré, d'autant plus que d'Erlon, en exécutant ses ordres, le lui aurait sans doute fait savoir ; et le porteur serait venu lui rendre compte de l'exécution.

Que l'on se mette au point de vue de Ney, à celui de d'Erlon ou à celui de Napoléon lui-même, on peut donc dire que les événements de la journée sont inexplicables, si l'on suppose un ordre direct à d'Erlon, tandis que l'on peut s'en rendre compte, dès qu'on admet que cet ordre n'a pas été donné. Il suffit de se rallier à cette manière de voir pour trouver la clef de l'énigme que le général Pollio trouve indéchiffrable.

Mais en même temps, on voit qu'en ne donnant pas d'ordre

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

direct à d'Erlon, Napoléon a commis une faute. Il pouvait se contenter de s'adresser à Ney, si à deux heures il n'eût pas subordonné le mouvement de rabattement à la retraite des Anglais, car alors l'ordre arrivant à quatre heures, Ney pouvait de suite prescrire à d'Erlon de marcher sur la droite, et le 1^{er} corps serait ainsi arrivé sur le champ de bataille de Ligny vers six heures. Mais à trois heures et demie, en faisant passer les ordres par l'intermédiaire de Ney, et en ne lui disant pas encore qu'il suffisait de contenir les Anglais, on risquait de ne pas avoir d'Erlon en temps utile.

L'ordre, en effet, ne devait arriver que vers cinq heures et demie; comme il n'est pas adressé à d'Erlon, et que l'initiative de Labédoyère ne pouvait pas être dans les prévisions, le 1^{er} corps continue à marcher sur les Quatre-Bras et il ne peut être détaché que vers six heures. Dans ces conditions il serait arrivé vers Wagnelée aux environs de huit heures; il pouvait encore jouer quelque rôle utile; mais on pouvait craindre aussi que Ney en eût besoin et le gardât avec lui.

A trois heures et demie on ne pouvait donc compter sur l'arrivée de d'Erlon qu'à la condition de lui donner un ordre direct et pressant, et, pour les raisons que nous avons dites, nous prétendons comme Charras, et contrairement à M. Houssaye et au général Pollio, que Napoléon ne l'a pas fait.

Il aurait pu prévoir les difficultés qui se sont présentées d'autant mieux que les deux fractions de l'armée n'étaient pas intimement liées ensemble, et qu'en raison de la distance on ne savait pas d'un côté ce qui se passait de l'autre. Sans doute, dans des circonstances ordinaires, les ordres de Napoléon auraient pu être suffisants, mais dans les conditions où il se trouvait, il n'avait pas le droit de commettre une seule erreur; il fallait que tout fût parfait. Nous sommes loin de contester la supériorité de ses conceptions, mais il y a manqué quelque chose, et cela a suffi pour faire échouer ses combinaisons, parce qu'à son erreur sont venues s'ajouter celles de ses subordonnés.

Napoléon sachant à quelles déceptions on s'expose en combinant

1. Voir la *Critique de la campagne de 1815*, p. 105. Lib. Chapelot.

A. Grouard.

à distance les mouvements de corps séparés, aurait dû assurer leur liaison par tous les moyens. A ce point de vue on peut reprocher, comme nous l'avons déjà fait, l'emploi qu'il a fait du corps de Lobau. Le général Pollio estime qu'on a peut-être eu raison de reprocher à Napoléon de ne pas avoir employé le 6^e corps, mais qu'il faudrait savoir à quelle heure ce corps est arrivé sur le champ de bataille. Nous croyons qu'il n'y pas de doute à ce sujet; Lobau est arrivé à Fleurus vers six heures et demie. Mais ce que nous reprochons à Napoléon, ce n'est pas de ne pas avoir utilisé Lobau après son arrivée, mais bien de l'avoir appelé trop tard et de lui avoir donné une mauvaise direction.

Nous croyons que dès la matinée, en même temps que la Garde était dirigée sur Fleurus, Lobau aurait dû être porté sur Wangenies et Heppignies, parce que cette disposition convenait à tous les cas. S'il fallait appuyer Ney, le 6^e corps en était beaucoup plus près qu'à Charleroi; s'il fallait concourir à la bataille à droite, soit à Ligny, soit à Sombreffe, il entrait rapidement en ligne à la gauche de Vandamme.

Mais ce que Napoléon n'a pas fait dans la matinée, il aurait dû le faire au moins à deux heures en prenant ses dispositions pour la bataille. Il est difficile de comprendre comment pendant qu'il prescrit à Ney de se rabattre sur les Prussiens, il n'envoie aucun ordre à Lobau.

Il convenait, croyons-nous, encore à cette heure de le diriger sur Wangenies; car quoiqu'il arrivât à la droite, ayant Grouchy avec la cavalerie et une division du 4^e corps, et toute la Garde en réserve, on était en mesure de pourvoir à toutes les éventualités. Dès lors Lobau arrivant à Wangenies vers cinq heures pouvait entrer en ligne de suite à la gauche de Vandamme, et si on lui avait adjoint la division de cavalerie de Subervie, il eût été en même temps en mesure de se relier avec le corps de Ney chargé du mouvement tournant.

Si donc à deux heures Napoléon eût appelé Lobau sur Wangenies et d'Erlon sur Wagnelée par la voie Romaine, en indiquant bien à Ney qu'il suffisait de contenir les Anglais, le succès de la manœuvre était certain. Pendant que Lobau appuyait Vandamme,

Les derniers historiens de 1815. Ligny.

d'Erlon en atteignant Wagnelée se formait par le mouvement en avant et vers la gauche en bataille, et continuant sur Bry, débordait complètement la droite prussienne pendant que la Garde attaquait Ligny.

Le but était atteint, l'armée prussienne était complètement désorganisée.

Nous trouvons donc qu'à deux heures, c'est-à-dire au moment où Napoléon a pris son parti de livrer la bataille, il y a plusieurs déficiences à relever dans ses dispositions, tant pour Lobau que pour Ney.

Malgré tout il faut reconnaître que, grâce à l'initiative de Labédoyère, la combinaison de l'Empereur aurait réussi, si Ney n'avait rappelé d'Erlon; mais on remarquera en même temps que le succès aurait tenu justement à ce que l'initiative de Labédoyère eût eu pour effet de faire exécuter au 1^{er} corps le mouvement que Napoléon aurait dû prescrire, non seulement en dirigeant d'Erlon sur le champ de bataille, mais en l'y envoyant par Wagnelée, et non pas par Marbais; ce qui, au moment où le mouvement fut prescrit, n'aurait pas été réalisable.

Tout pouvait donc être réparé sans le contre-ordre intempestif de Ney.

Au sujet des ordres ultérieurs de Napoléon, le général Pollio comme M. Houssaye se rallie à ma manière de voir consistant à admettre que, après avoir appris que la colonne signalée par Vandamme était celle du 1^{er} corps, Napoléon a fait ce qu'il a pu pour l'attirer¹; mais il était trop tard, d'Erlon était parti², et, privé de son concours, l'Empereur n'a pu obtenir qu'une victoire incomplète.

En résumant les observations que nous venons de présenter, nous dirons que parmi les causes du résultat incomplet obtenu par Napoléon, les principales lui sont imputables.

1. Winand dit que M. Houssaye est le premier à avoir présenté cette manière de voir, mais je crois pouvoir faire remarquer qu'elle ne se trouve pas dans ses premières éditions, et seulement dans celles qui ont suivi mon ouvrage paru en 1904. (Voir la page 65.)

2. C'est en l'envoyant reconnaître, et non pas après, qu'il aurait fallu donner l'ordre de l'amener sur le champ de bataille, car il était raisonnable de supposer qu'il s'agissait de quelque troupe française.

A. Grouard.

On peut lui reprocher d'abord d'avoir perdu toute la matinée. S'il eût évité cette faute, il aurait pu attaquer sur toute la ligne avant midi.

Les Anglais auraient été chassés rapidement des Quatre-Bras, le corps de Reille eût été plus que suffisant pour obtenir ce résultat; tout le reste de l'armée eût été employé à attaquer les Prussiens; avec les dispositions prises par Blücher, il eût été trop tard pour se dérober à l'attaque; l'armée prussienne eût été désorganisée en quelques heures.

Après la faute commise en restant inactif le matin, Napoléon avait encore le moyen d'obtenir une victoire décisive, si d'Erlon et Lobau avaient participé à la bataille contre les Prussiens. La responsabilité de la non-intervention de d'Erlon doit être partagée entre Napoléon, Ney et d'Erlon. La part principale revient à Napoléon, d'abord pour n'avoir pas donné d'ordre direct à d'Erlon de venir à lui, et ensuite pour, après l'avoir eu sous la main par suite de circonstances fortuites très heureuses, l'avoir laissé s'éloigner. A Ney on peut reprocher d'avoir rappelé d'Erlon alors qu'il savait que Napoléon voulait l'avoir. On peut tout au plus plaider en sa faveur quelques circonstances atténuantes. Quant à d'Erlon il y en a beaucoup à faire valoir en sa faveur et nous trouvons qu'il ne mérite pas de graves reproches.

Mais si la responsabilité peut être partagée au sujet du faux mouvement du 1^{er} corps, il n'en est pas de même en ce qui concerne le 6^e. Sur ce point c'est à Napoléon seul qu'il faut s'en prendre.

Et en somme c'est à lui surtout qu'il faut imputer les erreurs qui l'ont empêché d'ouvrir la campagne par un succès foudroyant, que les circonstances exceptionnellement favorables dans lesquelles il s'est trouvé lui permettaient d'obtenir.

Ce sont les conclusions auxquelles nous a déjà conduit notre première étude; l'examen minutieux que nous avons fait de l'ouvrage du général Pollio ne les a pas modifiées.

COLONEL A. GROUARD.